

PREMIÈRE PARTIE
Un épisode de la jeunesse
de M. Michael Lanyard

CHAPITRE PREMIER
PRINCE ET PLEBEIEN

Le gentleman que l'on pouvait voir, en cet après-midi d'hiver de 1900, appuyé d'une épaule au mur de la salle des ventes et feuilletant nonchalamment un catalogue d'objets prêts à être mis aux enchères, ne s'ennuyait pas du tout mais affichait un air de détachement si naturel que l'on eût aisément pardonné à l'inévitable témoin de bonne foi de voir en lui une victime du spleen le plus profond.

En réalité, il savourait égoïstement l'existence avec une vivacité enviable. Il en avait certes bien le droit et le pouvoir en ce temps-là : vivre était le passe-temps le plus satisfaisant qu'il pût imaginer ou désirer, lui qui était arrivé à une foudroyante réussite à ses propres yeux aussi bien qu'à ceux d'autrui ; car tous ceux dont il appréciait un tant soit peu l'opinion l'admiraient, le respectaient et l'estimaient dans sa position sociale, tout comme ils l'admiraient, le respectaient et le craignaient dans ses talents secrets, et lui payaient de surcroît un lourd tribut.

De plus, il était jeune, encore très jeune même, et il avait à peine franchi le seuil de sa carrière d'élection. À son regard scrutateur, l'avenir lui-même déroulait des perspectives sans fin illustrées d'aventures toutes également attrayantes, pittoresques et lucratives. Avec l'heureuse assurance de la belle audace juvénile, il se figurait le monde comme une huître à lui destinée ; et si l'on pouvait juger discutable (comme elle l'était indiscutablement) sa façon de puiser au succulent contenu de la coquille rétive, il n'en ressentait pas plus de remords de conscience qu'il n'éprouvait les affres de l'indigestion. Sa puissance digestive était au contraire admirable...

Cette façon de tuer un après-midi d'oisiveté était du reste fort à son goût. Notre homme adorait les ventes aux enchères. À son idée, un fumet tout délectable de discret scandale s'attachait à ces collections d'objets poussiéreux provenant d'intérieurs anonymes. Rien ne stimulait autant son imagination que quelque beau meuble bien patiné — disons un vieux secrétaire avec des taches d'encre sur le drap vert du sous-main (gouttes de sang desséchées d'amours mortes depuis longtemps !) et tous ses casiers et petits tiroirs ne contenant que de la poussière et un fort séducteur parfum de secrets ; ou une table de toilette, dont le miroir étonné de refléter aujourd'hui un intérieur froid et étranger avait jadis miré avec ferveur la beauté d'yeux brillants de joie ou ternis de larmes ; ou encore un lit en bois de rose...

Et hormis ces stimulants bien précis, pour une vive imagination il y avait toujours chance de trouver à une vente à l'encan quelque trésor inestimable, une exquise œuvre d'art ternie par la négligence et l'irrespect de l'ignorance : un bijou d'un travail bizarre et désuet ; un petit bronze dédaigné ; un livre, qui pouvait être un exemplaire ignoré d'une édition originale dédicacé par un auteur immortel à une amie oubliée ; ou même — si l'on était en veine exceptionnelle — un tableau dont la poussière des années avait altéré l'éclat primitif, rendu la signature de l'artiste illisible, et dont le témoignage de la provenance demeurait perceptible au seul œil exercé — tel que celui, par exemple, dont s'enorgueillissait Michael Lanyard. Car les tableaux faisaient sa passion.

Déjà, en effet, à cet âge peu avancé, il était en passe de devenir une sorte de célébrité, en Angleterre comme sur le continent, un collectionneur du goût le plus sûr.

Et puis, il trouvait un infatigable intérêt humain chez les chalands attirés par les ventes publiques : les brocanteurs, citoyens aux singularités en général prononcées ; les commissaires-priseurs eux-mêmes, robustes personnages faisant preuve d'une sorte d'humour fruste spécial à leur métier, passés maîtres retors, doués d'un flair leur permettant, d'après un regard ou à la seule intonation d'une voix, de discerner entre l'amateur sérieux et ces gens frivoles qui enchérissent sans intention d'acheter et, en règle générale,

pour la seule satisfaction bizarre de pouvoir se vanter d'avoir vu leur offre surpassée.

Mais c'était dans les rangs du public ordinaire que Michael Lanyard trouvait le plus d'amusement ; une vente se passait rarement sans qu'elle se distinguât par au moins un incident particulièrement curieux ou révélateur. Et en l'attente de ces moments-là, Lanyard était toujours sur le qui-vive — mais sans le laisser voir, car il savait que rien n'étouffe plus vite la spontanéité que de se sentir surveillé. Aussi, tout en étudiant de près ses compagnons, avait-il soin de ne le faire qu'à la dérobée, comme à cette heure où il semblait entièrement absorbé dans la lecture du catalogue alors que son regard errait sans cesse autour de lui.

Ce jour-là, en dehors des brocanteurs, il n'était guère entré jusqu'alors qu'une dizaine de personnes pour attendre que la vente commençât — ce dont le temps était largement responsable, car le jour s'attristait d'une bruine obstinée tombant d'un ciel bas couleur de plomb — et ces quelques personnes étaient des gens quelconques, à une exception près.

Celle-ci, Lanyard l'avait remarquée, plus bas vers le milieu de la salle, dans la rangée la plus proche du bureau du commissaire-priseur ; c'était d'après sa mise un homme à la mode (bien que son goût eût pu passer pour un peu voyant), qui se comportait avec un air difficile à définir mais plutôt distingué.

Quel qu'il fût et quelle que fût sa qualité, c'était indéniablement un personnage qui se croyait supérieur, et suffisamment riche pour tenir le rôle qu'il voulait jouer dans la vie. À coup sûr, il avait un tailleur habile et un valet de chambre zélé, tous deux imbus des traditions britanniques. Mais l'homme qu'ils servaient n'était pas anglais.

Hormis son costume, tout son individu avait une touche exotique, bien que la nature exacte de ses antécédents de race fût plutôt une énigme ; une mise si totalement européenne s'accordait mal avec les symptômes d'origine asiatique que l'on croyait déceler dans ses traits. Néanmoins, il était difficile d'expliquer autrement l'obliquité légère de ses petits yeux noirs, le galbe épaté de son nez, les pommettes saillantes et le mince casque de rudes cheveux noirs qu'une abondance de brillantine plaquait par-dessus ce masque aux traits blêmes.

La pâleur grisâtre de cet homme était même frappante, si bien que Lanyard chercha quelque temps un terme pour la qualifier, et ne fut content qu'après avoir trouvé celui de *maléfique*. Cet adjectif semblait à la fois nécessaire et unique ; aucun autre n'eût pu convenir aussi bien à cette étrange personnalité.

Son intérêt ainsi mis en éveil, il attendit avec confiance ce qui ne pouvait guère manquer de survenir, c'est-à-dire un moment où le personnage se trahirait.

Cela se produisit plus vite qu'il ne l'avait espéré. Soudain, le calme de King Street, que la rumeur routinière des fiacres et des hansoms accentuait plutôt qu'elle ne le troublait, fut brisé par un trot vif de chevaux qui s'arrêtèrent brusquement en face de la salle de ventes.

Dirigeant un regard de nonchalance affectée vers la fenêtre ruisselante, Lanyard entrevit un luxueux équipage particulier attelé de deux chevaux bais piaffant, et un cocher en livrée sur le siège.

La portière de la voiture claqua, un valet de pied referma un parapluie et regagna sa place à côté du cocher. Quand le véhicule s'éloigna, on put entrevoir des armoiries sur le panneau.

Deux femmes entrèrent dans la salle des ventes.

CHAPITRE II

LA PRINCESSE SOFIA

Ces dames étaient jeunes, guère plus âgées que Lanyard ; toutes deux, fort vives, montraient ouvertement un goût de l'existence très analogue au sien, et elles étaient assez jolies pour faire excuser la charmante effronterie de leur vitalité débordante.

Comme il arrive souvent en de pareilles associations, puisqu'une jolie femme supporte rarement la comparaison avec une autre qui lui ressemble, l'une était brune et l'autre blonde.

La première, Lanyard, comme tout Londres, la connaissait de vue. Beauté régnante de l'heure, son portrait jouissait d'une vogue privilégiée dans les journaux. De plus, Lady Diantha Mainwaring était un peu la coqueluche de la capitale, en ces jours collet monté et lointains d'avant-guerre — grâce à sa turbulence et à une propension espiègle à narguer les défuntes convenances victoriennes ; chose qui, d'ailleurs, l'avait entraînée à des inconséquences périlleuses pour sa bonne réputation.

Quant à l'autre, une jeune femme dont les cheveux de bronze doré étaient bien encadrés par des zibelines de Russie, Lanyard ne la connaissait pas du tout ; mais il vit du premier coup d'œil qu'elle était beaucoup trop charmante pour qu'on la négligeât si jamais l'occasion s'offrait d'être présentée à elle. Et bien que l'article premier de son *credo* proscrivît les femmes aussi fatalement attirantes, un danger mortel pour les gens de son espèce, il consentit sans hésitation à oublier cette règle de conduite et commença aussitôt de se creuser la cervelle pour trouver un moyen de faire connaissance avec la compagne de Lady Diantha.

Leur arrivée suscita un mouvement d'intérêt, une rumeur de commentaires s'éleva, les cous se tendirent — hommage accepté par les jeunes femmes avec un détachement affecté, traditionnel de leur rang. Elles étaient entrées, d'une humeur portée au plus haut point de gaieté compatible avec la bonne éducation, et ce fut avec un nouveau rire à demi étouffé qu'elles s'installèrent dans des fauteuils bien à l'écart de tous les autres, mais, par hasard, situés en droite ligne entre Lanyard et l'homme dont l'antipathique physionomie avait dès l'abord retenu son attention.

Ce fut ainsi que Lanyard, après avoir considéré à loisir les jeunes femmes sans être vu, ne les quitta du regard que pour découvrir sur ce visage une expression qui l'étonna.

Ce n'était pas trop de dire, comme il le pensa, que cet homme était transfiguré par la malveillance, au point qu'il en flambait et que la haine jaillissait bel et bien — courant invisible quoique manifeste de feu empoisonné — entre lui et la jeune femme aux cheveux de bronze doré.

Toute la méchanceté en lui semblait se concentrer dans ce regard fixe. Et pourtant, celle qui en était l'objet en restait ignorante, ou du moins, si elle s'en apercevait, le dissimulait à merveille. Cet homme n'existait apparemment pas plus pour elle qu'aucune autre personne présente, à l'exception de sa compagne.

Bientôt, s'apercevant de la curiosité de Lanyard, l'homme leva les yeux, surprit son regard fixe et, mortellement offensé, l'en récompensa par un coup d'œil de virulente inimitié.

Pour ne pas être en reste, Lanyard eut un sourire fugitif, un léger plissement des lèvres joint à un cillement quasi imperceptible d'yeux amusés — ce qui porta l'autre au dernier degré de l'exaspération — puis, calmement, affecta d'ignorer l'individu, reportant une attention indifférente sur les progrès de la vente.

Comme en ce moment rien n'était proposé aux enchères qui pût attirer de lui une offre, il ne conserva un semblant d'intérêt que pour dissimuler ses pensées, tout en prêtant l'oreille par politesse aux bavardages d'un brocanteur de sa connaissance qui, s'étant faufilé plus près afin de se livrer à son faible pour les cancons, avait trouvé en lui un auditeur bienveillant. Quand Lanyard en vint à saisir le sens de ses paroles, elles avaient pris pour sujet la compagne de Lady Diantha Mainwaring.

« ... La princesse Sofia Vassilievski, vous savez bien, la Beauté russe. »

Lanyard haussa légèrement les sourcils, comme pour dire qu'il ne savait pas, mais que toutefois il ne demandait qu'à s'instruire.

« Mais vous avez dû entendre parler d'elle ! Depuis des semaines tout Londres ne s'entretient que de ses bijoux, de ses frasques et de son mariage malheureux.

— Elle est mariée ? fit Lanyard avec une moue de compassion. Et si jeune ! Quel dommage !

— Mais séparée de son mari.

— Ah ! fit Lanyard, soulagé. Et qui donc, puis-je savoir, est son mari ?

— Mais, il est ici aussi... là-bas, au premier rang... le type à la moustache cirée et à la figure de papier mâché, qui la dévisage à présent.

— Oh ! cet animal-là ! Et de quel droit la regarde-t-il comme cela ? »

Le murmure du colporteur de ragots devint plus confidentiel : « On dit qu'il ne lui a jamais pardonné de l'avoir quitté... Dieu sait cependant qu'elle avait toute raison de le faire, si ce qu'on raconte est vrai. On ajoute qu'il est encore fou d'elle, qu'il ne lui laisse pas de répit, la suit partout, la prie sans cesse de retourner auprès de lui...

— Mais qui diantre est ce sauvage ? interrompit Lanyard, impatienté. Vous savez, sa figure ne me revient pas.

— Le prince Victor, poursuivit avec délice le chuchotement. Il est né, dit-on, d'un grand-duc de Russie et d'une princesse mandchoue... moitié russe, moitié chinois, au total un démon. »

Sans répondre, Lanyard sentit que le prince Victor avait cessé de fixer sa femme, et que le fils bâtard du prétendu grand-duc se rendait compte à présent que l'on parlait de lui. Aussi l'éminent collectionneur d'objets d'art préféra-t-il écarter le sujet, d'un simple haussement d'épaule.

« Ah ! tant pis ! Sans doute, il n'est pas responsable de son affreuse laideur. Quand même, il me gêne mon après-midi. Allons, soyez gentil, et mettez-le dehors. »

L'Anglais eut un ricanement de protestation, signifiant qu'il espérait bien que Lanyard plaisantait ; mais comme on ne pouvait en être sûr, le parti le plus sage était de se dérober.

« Vraiment, M. Lanyard, vous exagérez ! Ces choses-là ne se font pas ! »